Dumaniant, Antonie Jean
Bourlin
Laure et Fernando

PQ
1981
D8L3

LAURE ET FERNANDO,

FAIT HISTORIQUE,

SOUS LA DATE DE 1738,

EN PROSE ET EN QUATRE ACTES,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Molière, le 19 nivôse an X.

PAR A.-J. DUMANIANT.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, nº. 51.

AN X. — 1802.

PQ
1981
D8L3

PERSONNAGES.	ACTEURS.
D. SIMON, alcade de Ségovie, habit à la française, brodé,	ERNEST VANHOVE.
LAURE, fille de D. Simon,	Mme. LECOUTRE.
FERNANDO, époux de Laure, en uniforme de capitaine,	RICHAUD MARTELLI.
D. CARLOS, en uniforme de colonel,	JUCLIER.
D. SÉBASTIEN, alcade de la cour, en velours et dessous noir,	J.-B. VANHOVE.
UN GREFFIER, en habit de drap noir complet,	JOSEPH VANHOVE.
PHILIPPE, domestique en demi-livrée,	MOREL.
UN CHEF DE LA GARDE, personnage muet.	
QUATRE GARDES.	

La scène est à Ségovie. Les deux premiers actes se passent dans la maison de D. Simon, et les deux derniers dans une salle gothique de la tour de Ségovie.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en titre de chaque scène : celui dont le nom est écrit le premier a son interlocuteur à sa gauche ; il en est ainsi des autres.

AVERTISSEMENT.

Le hasard ayant réuni, pour quelques mois, au théâtre de Molière, plusieurs acteurs d'un mérite reconnu, c'est pour eux que j'ai traduit, ou plutôt imité ce drame, dont le célèbre comte Olivades est l'auteur. Je laisse à ceux qui entendent l'espagnol à prononcer sur le mérite de mon travail. Si cette pièce a eu du succès à la représentation, ce succès est dû au fonds de l'ouvrage, qui présente de l'intérêt, et aux artistes qui l'ont si bien fait valoir.

LAURE ET FERNANDO,

FAIT HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, *seul.*

Où donc est mon maître? Il m'éveille à la pointe du jour, il m'envoie chez son ami Carlos, il m'ordonne de venir lui rendre compte tout de suite, il me dit que je le trouverai dans cette salle, et il n'y est point! Il m'a tenu des discours sans suite; il est inquiet, triste, agité. Qu'a-t-il qui le tourmente? qu'est-il donc arrivé? Ah! le voici.

SCENE II.

FERNANDO, PHILIPPE.

FERNANDO.

Hé bien, Philippe, Carlos va-t-il venir?

PHILIPPE.

Qu'aviez-vous donc de si pressé à lui dire, pour m'envoyer chez lui si matin?

FERNANDO.

Je te demande s'il va venir.

PHILIPPE.

Il m'a fallu réveiller toute la maison pour parvenir jusqu'à lui.

FERNANDO.

Achève, je t'en conjure ; achève. Lui as-tu parlé ? Que t'a-t-il dit ?

PHILIPPE.

Qu'il serait chez vous presque aussitôt que moi.

FERNANDO.

Je l'embrasserai donc avant de partir ! Je pourrai... insensé ! je suis prêt à m'accuser moi-même. Philippe, aurons-nous des chevaux à la poste ?

PHILIPPE.

La cour est à Saint-Ildephonse ; beaucoup de personnes s'y rendent. Dans toute la ville de Ségovie, vous ne trouveriez point en ce moment une seule voiture à louer, pour vous y conduire.

FERNANDO.

Je ne vais point à Saint-Ildephonse.

PHILIPPE.

Ah ! ah ! c'est différent. Si vous voulez aller à Madrid, vous pouvez profiter d'une occasion excellente. La chaise qui a conduit ici l'alcade de la cour va repartir à vide.

FERNANDO, *avec effroi et à part.*

L'alcade de la cour !

PHILIPPE.

Son arrivée fera du bruit : il a, dit-on, des renseignemens positifs sur l'auteur de la mort de mon premier maître.

FERNANDO.

Des renseignemens positifs !

PHILIPPE.

Écoutez, monsieur ; il vient un tems où tout finit par se découvrir, et cela arrive au moment qu'on y pense le moins.

FERNANDO, *à part.*

Oh ! qu'il me fait souffrir !

PHILIPPE.

Comme l'alcade entrait dans la ville, on conduisait en pri-

son Torribio Poncil, qui était avec le marquis de Ribéra, lorsqu'il fut assassiné par un inconnu.

FERNANDO.

Assassiné!

PHILIPPE.

Assassiné ou tué en duel, cela est égal aux yeux de la justice, au moins dans ce pays.

FERNANDO, *à lui-même.*

Loi cruelle! confondre l'homme qui n'emploie qu'une défense légitime avec l'odieux assassin!

PHILIPPE, *à lui-même.*

Il faudra que M. Torribio Poncil dise la vérité. Il a reçu de l'argent pour se taire, on saura le faire parler.

FERNANDO.

Philippe?

PHILIPPE.

Monsieur.

FERNANDO.

Va faire mes malles.

PHILIPPE.

Vos malles? Ce voyage sera donc long?

FERNANDO.

Oh! oui, il sera long!

PHILIPPE, *à part.*

Qu'a-t-il donc qui l'agite ainsi? Je ne l'ai jamais vu comme cela.

FERNANDO.

Quelqu'un vient.

PHILIPPE.

C'est votre ami Carlos.

FERNANDO.

Laisse-nous seuls. Si quelqu'un me demande, tu diras que je suis sorti : si D. Simon lui-même venait pour me parler, tu lui diras que je suis occupé d'une affaire importante.

(Philippe sort.)

SCENE III.

D. CARLOS, FERNANDO.

D. CARLOS.

En vérité, mon cher ami, il faut que ce message me soit venu de ta part, pour que j'aie pu me résoudre à sortir si matin de chez moi.

FERNANDO.

Mille pardons, mon cher Carlos; mais la circonstance...

D. CARLOS.

Grands dieux ! que t'est-il arrivé? ta main tremble dans la mienne, tes traits sont altérés, des larmes s'échappent de tes yeux! Je ne reconnais pas mon ami à cette marque de faiblesse.

FERNANDO.

Ces larmes, elles partent d'un cœur déchiré qui succombe à l'excès de son infortune.

D. CARLOS.

Eh ! pour qui sera donc le bonheur, si tu n'es pas heureux? Tu as obtenu l'estime de tes concitoyens, tu es recherché dans les sociétés les plus brillantes, tu jouis d'une fortune considérable, et tu possèdes une épouse dont la beauté égale la vertu : est-il dans l'univers quelqu'un, quelque fortuné qu'il soit, à qui tu puisses porter envie?

FERNANDO.

Hélas, Carlos ! hier encore je les possédais tous ces biens qui font aimer la vie! Une félicité si pure ne pouvait pas durer : le charme est évanoui; le désespoir, la mort et une mort honteuse, voilà ce qui me reste.

D. CARLOS.

Juste ciel ! tu m'effraies.

FERNANDO.

Tu es mon ami, Carlos, et je vais te donner la dernière preuve de la confiance que j'eus toujours en toi.

D. CARLOS.

Tu sais quel je suis. Entre amis tels que nous, les longs discours sont inutiles : ma fortune, mon crédit, ma vie, tout est à toi ; parle sans détours, qu'exiges-tu, ordonne, je suis prêt à tout faire.

FERNANDO.

Tu sais que c'est de ma main que Ribéra reçut le coup qui termina sa vie, et que, jusqu'à ce jour, ce malheureux secret demeura renfermé entre nous deux.

D. CARLOS.

Le seul témoin qui aurait pu donner quelques indices sur cet évènement fatal, était Torribio Poncil ; il savait que tu avais eu une querelle avec son maître : à force d'or, j'ai éloigné ce valet ; il habite Madrid, où il jouit d'une honnête aisance. Un de mes amis est chargé de l'observer : il me donne souvent de ses nouvelles, et tu n'as rien à craindre de ce côté.

FERNANDO.

Ah, Carlos ! combien le motif de ta sécurité est faible ! Apprends que Torribio vient d'être conduit ce matin dans la prison de Ségovie.

D. CARLOS.

Qu'entends-je ! Et mon ami ne m'a point prévenu ?

FERNANDO.

Toute cette affaire a été conduite avec autant de célérité que de secret : D. Sébastien Delarra l'alcade de la cour, a donné, dans cette occasion, une nouvelle preuve de cette intelligence supérieure qui le distingue. Les indices qu'il a rassemblés vont bientôt lui fournir plus de preuves qu'il n'en faut pour m'accabler : à force de soins, il a découvert la retraite de Torribio. Les recherches faites par le premier juge avaient été sans effet ; la procédure avait été abandonnée, je respirais ; mais la cour, vivement sollicitée par la famille du mort, a

ordonné de nouvelles enquêtes : D. Sébastien n'a rien négligé pour obéir aux ordres du roi. Plusieurs duels récens ont jeté la consternation dans nombre de familles. Un nouvel édit ordonne de poursuivre les coupables ; on veut un exemple de sévérité qui puisse mettre un frein à cette désobéissance d'une jeunesse aussi inconsidérée que brave. Cet exemple est nécessaire, sans doute ; mais fallait-il que ce fût moi... Ah, malheureux ! au moment où je parle, mon nom est peut-être déjà désigné à la vindicte publique.... Tu le vois, Carlos, tu le vois ; la fuite est le seul parti qui me reste, non que la mort m'effraie, je la braverais avec joie dans les champs de l'honneur ; mais mourir sur un échafaud, et mourir de la mort des scélérats ! Epoux de la veuve du marquis, on croira sans peine que je le provoquai dans l'espoir de succéder à ses droits. Vainement je chercherais à me justifier ; la calomnie seule prévaudra : je me verrai maudire à mes derniers momens. Cette idée est affreuse ! elle bouleverse mes sens. La fuite, et une fuite prompte, peut seule me dérober au destin qui m'attend.

D. CARLOS.

Ah, Fernando ! quel délire insensé t'égare ! ton imagination exaltée se crée des fantômes ; ce Torribio dont l'arrestation t'épouvante ; ce Torribinio ignore absolument ton combat avec le marquis. Sur des craintes chimériques, tu prends un parti extrême, un parti funeste, le seul qui puisse appeler les soupçons sur ta tête. Personne ne songe à t'accuser ; ton absence seule fera naître des idées que l'on aurait point eues sans elle : songe enfin que la fuite est indigne d'un homme tel que toi.

FERNANDO.

Et si la vérité se découvre, comme elle ne peut manquer de se découvrir, dis-moi comment je pourrai supporter la vue et les reproches de D. Simon, qui fut mon bienfaiteur, de ce mortel généreux qui, sur le simple titre qui attestait mon origine, ne dédaigna point de s'allier avec un homme que quelques actions brillantes avaient fait remarquer, mais

qui portait un nom jusqu'alors peu connu ? Dis-moi où je prendrai des forces pour résister aux larmes de mon épouse? je l'entends me dire : Fernando, tu m'as trompé ; j'étais heureuse avant de te connaître, tu as porté le deuil et le désespoir dans ma famille. Ah, mon ami ! je ne me sens point en état de soutenir sa présence : sa douceur, ses caresses augmenteraient mon trouble. Je ne suis plus digne de vivre auprès de cet ange adorable ; j'ai détruit son bonheur, et je dois lui sauver le chagrin de me voir, presque sous ses yeux, périr en criminel.

D. CARLOS.

Fernando, reviens à toi, sois homme, rappelle ton courage : tu crains que la vérité ne se découvre, et cette vérité n'a rien que d'honorable pour toi : tu as donné, dis-tu, la mort au marquis de Ribéra ; dis plutôt que cet insensé, que ce furieux perdit la vie en attentant à la tienne. Est-ce toi qui tiras le premier l'épée contre lui ? T'était-il interdit de te défendre, pus-tu l'empêcher de se précipiter sur ton fer? N'expira-t-il point en avouant ses torts ? Si personne n'a recueilli ces aveux, personne n'a la preuve du contraire. Ne sais-tu pas quel est ton juge, quel est D. Sébastien ? Le marquis fut un méchant homme ; tu fus toujours un citoyen sans reproche ; ses fautes sont connues de tout le monde ; ton éloge est dans toutes les bouches : avant de te condamner, on mettra dans la balance et les crimes de l'un et les vertus de l'autre. Tu crains, dis-tu, les reproches de D. Simon : n'est-ce pas lui qui t'offrit sa fille ? Ne crut-il point assurer son bonheur en te la donnant ? As-tu trompé son espérance? Laure n'est-elle point la plus heureuse des épouses? D. Simon n'est-il pas le plus heureux des pères ? Tu as rempli tous tes engagemens avec honneur, et quand la conscience est tranquille, il est indigne d'un homme qui sait s'estimer de céder à des terreurs qui n'appartiennent qu'au coupable.

FERNANDO.

Si mon ame avait perdu son énergie, tes discours suffiraient pour la lui rendre. S'il ne s'agissait que de moi seul, fort

de mon innocence, je me présenterais sans pâlir au-devant du coup qui menace ma tête ; mais il s'agit de mon épouse, de la femme la plus aimante qui existât jamais. Sa vie, je le sais, est attachée à la mienne ; elle me connaît trop pour me soupçonner capable d'un crime ; je la connais assez pour être convaincu qu'elle ne résisterait point à la douleur de voir mes jours en péril : mais pour son bonheur, pour ne point troubler la douce sécurité de son ame, je me vois forcé de la tromper encore ; j'ai trouvé un prétexte pour mon départ. Hélas ! la mort de cette femme sensible qui me tint lieu de mère, qui en eut toujours la tendresse sans oser en prendre le nom, cette mort fatale me le fournit ce prétexte ! Des lettres que j'ai reçues de Madrid y rendent ma présence nécessaire pour recueillir l'héritage de ma bienfaitrice. Laure, sans soupçons sur ma fatale aventure, Laure me verra partir sans effroi. Si aucun témoin ne m'accuse, une fois la procédure terminée, je viendrai encore habiter ces lieux qui me sont si chers : mais, hélas ! si le sort trahit mon espérance, si une loi inflexible me condamne, j'épargnerai à Laure la douleur de voir couler le sang de son époux. C'est toi, mon ami, que je charge alors de consoler cette infortunée ; c'est à ton amitié que je confie le soin de la convaincre de mon innocence : pour moi, je n'aurai plus besoin de rien ; privé de ma femme, de mon ami, je le sens, la vie sera pour moi un fardeau insupportable. Adieu, Carlos ; séparons-nous : embrasse ton ami ; c'est peut-être pour la dernière fois qu'il peut encore te serrer dans ses bras.

D. CARLOS.

Je n'ai rien à opposer aux raisons que tu viens de me donner ; je te quitte, mais avec l'espoir de te revoir bientôt : quelque soit l'évènement, compte sur mon inviolable amitié. Je sors pour te servir, et j'ose espérer que mes démarches ne seront point infructueuses.

SCENE IV.

FERNANDO, PHILIPPE.

FERNANDO, *à Philippe qui est entré pendant la dernière réplique de Carlos.*

As-tu fait tous les préparatifs de mon voyage ?

PHILIPPE.

Je n'ai pas eu le tems : madame....

FERNANDO.

Eh bien ! ma femme....

PHILIPPE.

M'a interrogé....

FERNANDO.

Sur quoi ?

PHILIPPE.

Sur votre départ.

FERNANDO.

Que lui as-tu répondu ?

PHILIPPE.

Je lui ai dit tout ce que je savais.

FERNANDO.

Malheureux !

PHILIPPE.

Ne vous fâchez pas ; je n'ai pu rien lui dire, puisque je ne savais rien.

FERNANDO.

As-tu été t'informer si la chaise qui a conduit l'alcade était prête à partir avant midi.

PHILIPPE.

On ne peut pas tout faire à la fois.

FERNANDO.

Va tout de suite exécuter cet ordre.

PHILIPPE.

Monsieur....

FERNANDO.

Point de réplique; fais ce que je te dis.

PHILIPPE.

D. Simon, votre beau-père, est dans l'antichambre, il veut absolument vous parler.. .

FERNANDO.

Ne lui as-tu pas dit que j'étais en affaire.

PHILIPPE.

Sans doute ; mais il ne m'en a pas moins commandé de l'annoncer, et le voici lui-même.

(Philippe sort.)

SCENE V.

FERNANDO, D. SIMON.

D. SIMON.

Que signifie, mon cher Fernando, ce voyage que vous voulez faire avec tant de précipitation? il n'en était pas question hier au soir ; vous ne m'en avez pas dit un mot, ni ma fille non plus.

FERNANDO.

J'ai reçu ce matin, à mon réveil, une lettre de Madrid,

D. SIMON.

C'est donc l'alcade de la cour qui vous l'a remise : la poste arrive plus tard.

FERNANDO.

Cela est vrai,... ma femme dormait encore quand je me suis levé, je n'ai pas eu le tems de la prévenir.

D. SIMON.

Vous ne partirez point sans lui dire adieu, sans prendre ses commissions. Une femme en a toujours à donner à son époux, quand il va à la capitale, et surtout pour y recueillir une succession. Les fantaisies sont naturelles à son

âge, et un bon mari comme vous aime à les contenter.

FERNANDO.

Laure n'en a aucune ; elle a toutes les vertus de son sexe.

D. SIMON.

Sans doute; mais elle ne hait pas la parure.

FERNANDO.

Ah ! si vous la connaissiez !

D. SIMON.

Comment, si je connais ma fille !

FERNANDO.

Pardon.

D. SIMON.

Vous parlez toujours d'elle en amant passionné, après un an de mariage ; on en rit dans la ville : eh bien, moi, cela me comble de joie. Ah ça, mon ami, vous ne serez pas long-tems dehors ? Quelques courtes que soient vos absences, elles portent un vide effrayant dans toute la maison : ma fille est triste alors, je suis chagrin moi-même, et puis tout retombe sur moi : quand vous êtes ici, vous veillez à tout, vous faites tout ; mon ami, je commence à devenir vieux, j'aime le repos, je ne suis pas plus en état de vous remplacer dans le cœur de ma fille que de veiller à vos intérêts et aux affaires dont nous sommes surchargés.

FERNANDO.

Ce voyage m'afflige à un point.... s'il n'était pas indispensable....

D. SIMON.

Je soupçonne bien que vous ne partez pas avec joie. Cela me contrarie singulièrement dans les circonstances actuelles; D. Sébastien loge chez moi : il y restera tant que durera la poursuite de cette malheureuse affaire. Je suis certain que D. Sébastien sera aussi surpris que fâché de votre départ; il m'a parlé de vous avec tant d'éloges à son dernier voyage, que votre absence sera une privation pour lui. Il doit vous en coûter, à votre tour, de manquer l'occasion de faire avec

lui une connaissance plus intime... C'est un si brave, un si digne homme !

FERNANDO.

On ne parle de lui qu'avec admiration.

D. SIMON

Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est qu'il me paraît manquer d'une sorte de fermeté nécessaire dans la place qu'il occupe. Il a des principes absolument contraires à notre ancienne législation : il appelle cela de la philosophie. Croyez-vous, mon ami, que, chargé par la cour de poursuivre le meurtrier du marquis de Ribéra, il m'a dit à moi-même qu'il serait désespéré de trouver le coupable, quoiqu'en homme d'honneur il fasse tous ses efforts pour le découvrir. Il prétend que des lois ont tort de n'établir aucune différence entre l'agresseur et celui qui se défend.

FERNANDO.

Pouvez-vous le blâmer d'une façon de penser si raisonnable?

D. SIMON.

Etablissez cette distinction, et vous verrez les abus qui en résulteront. Nos pères ont eu raison d'avoir cette sévérité, que D. Sébastien nomme barbare. Ils ont bien senti que si on admettait une fois cette subtilité, on ne trouverait plus de coupables. Un homme mort n'intéresse que faiblement : son ennemi qui lui survit se présentera toujours comme l'offensé : l'autre n'existe plus ; il existe lui, toutes les chances sont en sa faveur. L'impunité en enhardira des milliers d'autres, et le sang des hommes ne cessera point de couler pour des offenses souvent imaginaires.

FERNANDO.

Quoi ! vous verriez avec sang froid, conduire à l'échafaud un malheureux qui n'aurait commis d'autre crime que celui d'avoir prévenu son ennemi qui, sans raisons et sans motifs, aurait cherché à lui percer le cœur ! Dites-moi, D. Simon, voudriez-vous être le juge qui l'aurait condamné?

D. SIMON.

Vous faites une supposition....

FERNANDO.

D'un évènement possible. Vous savez quel fut le marquis de Ribéra?

D. SIMON.

Un fou.

FERNANDO.

Vous savez quel je suis?

D. SIMON.

Le plus brave et le plus sage des hommes de votre âge.

FERNANDO.

Hé bien ! si le premier époux de votre fille fût venu pour m'assassiner, si je me fusse servi de mes armes pour m'opposer à son dessein criminel, s'il fût enfin tombé, malgré moi, sous mes coups, est-ce que vous pourriez m'envoyer à la mort sans donner une larme à mon sort rigoureux?

D. SIMON.

Pourquoi vous rendre personnelle une aventure qui ne vous regarde pas?

FERNANDO.

Quand on veut juger sainement les autres, il faut pour un moment se mettre à leur place.

D. SIMON.

Cessons cet entretien; il m'a fait un mal !... Si c'était vous.... Quand vous disputez avec moi, vous savez si bien prendre vos avantages, que vous me laissez sans réplique. Je vous quitte : puisque vous partez, il faut que je donne des ordres pour que D. Sébastien soit reçu chez moi comme il mérite de l'être. Je vou en prie, ne partez point, mon cher Fernando, sans m'avoir embrassé, sans avoir embrassé votre femme.

SCENE VI.

FERNANDO, *seul.*

Non, non, Laure; je dois éviter ta présence; ta vue serait trop dangereuse pour Fernando: un regard, un seul regard l'enchaînerait auprès de toi. Je dois te fuir, je dois te perdre: je n'étais pas né pour le bonheur. En me séparant de ma femme, je ne puis point me réfugier dans le sein de ma famille. Je n'en ai point de famille! Abandonné dès le berceau, une femme aimante accueillit mon enfance; elle m'avait adopté, je l'aimais comme on aime une mère, et peut-être... hélas! elle n'existe plus; elle a emporté son secret dans la tombe; elle ne m'a laissé que ses bienfaits. O vertueuse Julia! en quittant cette maison, si je pouvais aller déposer mes chagrins dans ton cœur, si je pouvais pleurer sur ton sein; mais non, me voilà seul sur la terre, errant et fugitif, sans parens, sans patrie. Dieu puissant, donne-moi le courage dont j'ai besoin dans ce moment terrible, et si je suis dévoué à l'infortune, protège mon épouse; c'est toi qui formas cette ame céleste, tu dois veiller sur ton ouvrage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

FERNANDO, LAURE, D. SIMON.

D. SIMON.

Si je ne m'étais point trouvé là, ce méchant partait sans nous dire adieu.

LAURE.

Fernando, puis-je croire ce que mon père vient de dire?

FERNANDO.

O ma bien aimée! ma tendre épouse! je connais ma faiblesse; je vous ai revue, et je sens qu'il me sera impossible de m'arracher d'auprès de vous.

D. SIMON.

Voilà de l'enfantillage, à présent. Je veux bien que l'on s'aime, mais il ne faut pas que l'amour fasse négliger les affaires. Puisque vous vouliez partir, c'est que vous aviez cru votre voyage indispensable : c'est moi, maintenant, qui vais presser votre départ. Je vous aime bien aussi, moi, mais j'ai de la raison. Allons, monsieur, embrassez votre femme, et montez en voiture.

LAURE.

Mon père! un moment encore.

D. SIMON.

Si tu t'en mêles, il ne partira pas, j'en suis convaincu, et cependant il assure que sa présence est absolument nécessaire à Madrid. N'est-ce pas là, Fernando, ce que vous m'avez dit lorsque j'ai voulu m'opposer à ce brusque départ?

FERNANDO.

J'en conviens, ce voyage ne peut pas se remettre.

LAURE.

Mon ami, votre absence sera-t-elle bien longue?

FERNANDO.

Je l'ignore.

D. SIMON.

Voilà une de ces répliques qui n'ont pas le sens commun: ne vous apercevez-vous pas que ce doute où vous laissez sur la longueur du tems qu'elle doit passer sans vous, la désespère? Voyez-vous qu'elle se détourne pour vous cacher ses larmes? En vérité, Fernando, vous n'êtes pas délicat, ou vous manquez d'adresse.

LAURE.

Mon père! ne le grondez pas. N'est-il pas vrai, Fernando, que votre absence ne sera pas longue?

FERNANDO.

Ah! s'il dépend de moi.

LAURE.

Hé bien! si les embarras de cette succession, que je n'ambitionnais pas, dont nous n'avions pas besoin pour être heureux; si ces embarras doivent vous retenir trop long-tems, emmenez-moi avec vous.

D. SIMON.

Voilà un arrangement fort bien imaginé.

LAURE.

Il est mon époux.

D. SIMON.

Et votre vieux père, qui a mis en vous toute la consolation de ses dernières années, vous l'abandonneriez ainsi, vous le laisseriez seul sans regret! Il n'est donc plus rien pour vous?

LAURE.

Mon père! ce reproche est affreux.

D. SIMON.

Tu le mérites peut-être. Hé bien! si tu peux te passer de moi, je ne puis point me passer de ma fille.

LAURE.

Pour être heureuse, (*en les prenant tous les deux par la*

main, qu'elle met sur son cœur) il faut que je sois toujours ainsi : ne nous séparons jamais. Mon père, Fernando, vous partagez mon cœur, et vous le remplissez. Hé bien! partons tous les trois pour Madrid.

D. SIMON.

Je ne demanderais pas mieux; mais est-ce que cela m'est possible? ma place d'alcade ne me retient-elle pas à Ségovie?

LAURE.

Une absence de quelques jours...

D. SIMON.

Ma fille, vous raisonnez comme un enfant.

LAURE.

Non; comme une épouse chérie, comme une fille idolâtrée.

D. SIMON.

Et D. Sébastien qui vient loger chez moi : il serait vraiment fort poli à moi de le laisser seul dans ma maison, de partir lorsqu'il arrive, et cela pour contenter les caprices d'une jeune étourdie! Non, ma bonne Laure, vous resterez avec moi pour m'aider à recevoir D. Sébastien comme il mérite d'être reçu.

LAURE.

Il avait bien besoin, ce D. Sébastien, de choisir ce moment pour arriver ici, pour réveiller une affaire qui va peut-être encore vous causer des chagrins bien cruels!

FERNANDO, *à part.*

Oh! oui, bien cruels!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Seigneur alcade, D. Juan de Roxa vous prie de vous rendre tout de suite à l'audience.

D. SIMON.

Au diable soit l'homme! il semble que je ne sois en place que pour avoir la tête rompue de ses tracasseries avec tout l'univers : voilà, dans moins de deux ans, vingt procès qu'il perd, et cela ne le corrige point de plaider !

PHILIPPE.

D. Sébastien vient d'envoyer dire qu'il ne pourrait point se rendre pour dîner avant une heure au moins.

D. SIMON.

D. Juan m'occupera bien jusque-là : pour comble de malheur, il plaide lui-même sa cause, et il est toujours d'une prolixité, d'un ennui !..... Dieu veuille à la fin me délivrer de ce chicaneur infatigable !

PHILIPPE.

Le géolier vient de m'assurer que Torribio, après s'être long-tems tenu sur la défensive, commence maintenant à parler, et plus qu'il ne faudrait, peut-être, pour le repos de tel qui ne s'en doute pas. Ce sont les propres expressions du géolier. D. Sébastien a, dit-on, obtenu de ce Torribio des aveux qui vont enfin faire connaître le nom du meurtrier du marquis de Ribéra.

FERNANDO, *à part.*

Ah! grands dieux!

D. SIMON.

Je desire bien de voir terminer cette affaire. Embrassez-moi, mon cher Fernando : selon toutes les apparences, vous ne serez plus ici lorsque je rentrerai.

FERNANDO.

Oh! non, je n'y serai plus.

D. SIMON.

Recevez mes adieux. Je me joins à ma fille pour vous engager à presser votre retour.

SCENE III.

LAURE, FERNANDO.

LAURE.

Pouvez-vous m'abandonner dans un moment où votre présence me serait si nécessaire !

FERNANDO.

Il m'est impossible de différer mon départ.

LAURE.

Vous ignorez que la famille de mon premier époux exige que je me joigne à elle pour presser la condamnation du meurtrier de Ribéra?

FERNANDO.

La haine que vous inspire cet infortuné....

LAURE.

Est légitime, Fernando. Que penserait-on de moi si je restais indifférente dans cette conjoncture?

FERNANDO, *avec chaleur.*

Oui, vous devez le poursuivre ! oui, vous devez demander sa tête!

LAURE.

Il m'est inconnu encore.

FERNANDO.

Il va cesser de l'être.

LAURE.

Aurait-il la témérité d'affronter le trépas qui l'attend ?

FERNANDO, *dans le plus grand trouble.*

Oui, puisqu'il a mérité ta haine. Ah ! si tu savais..... Mais il n'est plus tems de taire la vérité : prépare-toi au plus terrible aveu qui puisse épouvanter un cœur tel que le tien.

LAURE.

Achève; tu me fais mourir!

FERNANDO.

Hé bien! cet homme proscrit par son souverain; cet homme sans appui, sans secours, abhorré de la nature entière; cet infortuné que les lois vont atteindre, il est devant tes yeux; c'est ton époux lui-même!

LAURE.

Dieu! grand Dieu! Ah! malheureux, que m'as-tu dit!

FERNANDO.

Laisse éclater l'horreur que je t'inspire : elle est juste, et je l'ai méritée. En te taisant ma funeste aventure, je t'ai fait recevoir dans tes bras un malheureux tout couvert du sang de ton premier époux! Voilà mon véritable forfait, voilà celui pour lequel je mérite la mort.

LAURE.

Ah, Fernando! trop cruel Fernando!

FERNANDO.

Garde-toi, cependant, de penser que tu aies aimé un assassin : Ribéra fut la victime d'une aveugle fureur. Je ne l'avais point offensé; il me haïssait, il voulait ma mort, et le hasard lui fit trouver la sienne. Ce n'est pas pour me justifier que je te parle ainsi : je puis être coupable d'un meurtre aux yeux de la loi; je ne le suis point d'un crime devant celui qui juge les actions des hommes. C'est toi seule que j'offensai par mon silence : tu vivais heureuse; j'ai troublé le bonheur de ta vie. Laisse-moi me charger seul du soin de ta vengeance : la peine que je vais m'imposer est plus cruelle que la mort; je m'exile à jamais de ta présence! Je vais porter mes pas dans des lieux où ta voix ne frappera plus mon oreille, où ton image vivra sans cesse dans mon cœur. Toujours je t'aimerai comme je t'aime, et je t'aimerai avec la certitude de ta haine! Vois s'il peut exister un supplice plus long et plus cruel! Mais s'il ne suffit point à ta colère, parle, je me livre à la fureur de ceux

qui desirent connaître leur ennemi pour exercer sur lui toute leur rage; dis un mot, et je cours faire cesser l'incertitude des magistrats qui, peut-être, m'ont déjà soupçonné.

LAURE.

Oh! quelle situation est la mienne! Veuve de Ribéra, je devrais.... Mais, n'es-tu pas mon époux aussi? Non, ce crime dont tu t'accuses, je ne dois l'imputer qu'à la rigueur du sort. Tu m'aimais sans oser me le dire : mon père, qui t'estimait; mon père, qui voulait enfin me voir heureuse, t'offrit ma main : l'amour, en t'égarant, te la fit accepter. Si je devais des égards au nom que je portais, tu ne devais rien à Ribéra : il fut ton ennemi. Un secret profond cachait à tout le monde ta faute, ou plutôt ton malheur. Que dis-je? l'un et l'autre sont encore ignorés. Qui te forçait, enfin, à l'aveu que tu viens de me faire? Qui! moi, Fernando, quand je connais ton innocence, j'irais ajouter au désespoir qui t'accable! Non, non; cela m'est impossible. Fuis, je t'en conjure! fuis avant que les soupçons t'atteignent : ne me rends pas plus à plaindre que je le suis; ne m'expose point à la douleur de te voir périr sous mes yeux comme un vil criminel.

SCENE IV.

PHILIPPE, FERNANDO, LAURE.

PHILIPPE.

Ah! seigneur Fernando, quelle horrible nouvelle ai-je à vous annoncer!

LAURE.

Dieu! serait-il trop tard!

PHILIPPE.

Des hommes armés viennent d'arrêter votre ami Carlos; on l'entraîne en prison, au milieu de la foule étonnée qui déplore son malheur: on dit que Torribio l'a dénoncé comme

coupable de la mort du marquis; il a donné tant d'indices de cette accusation, que D. Sébastien, qui connaît D. Carlos et qui l'estime, a été contraint de le faire arrêter.

FERNANDO, *avec feu.*

D. Carlos n'est point coupable.

LAURE, *lui coupant la parole.*

Silence, Fernando. — Philippe courez à la prison ; tâchez de recueillir tout ce que l'on dit, et venez sans délai me rendre compte de tout, mais à moi seule, entendez-vous, Philippe, à moi seule.

PHILIPPE.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SCENE V.

FERNANDO, LAURE.

LAURE.

Ah! malheureux Fernando! j'ai vu le moment où tu allais t'accuser toi-même!

FERNANDO.

Si la voix de l'honneur, si celle de l'humanité ne sont point étrangères à mon cœur, puis-je souffrir que mon ami gémisse dans un cachot pour une faute que j'ai seul commise.

LAURE.

Et si le cri de la nature se fait entendre à ton ame désolée, veux-tu condamner ton épouse au supplice horrible d'avoir à déplorer ta perte? Je veux que l'amitié soit plus forte que l'amour ; mais la tendresse paternelle ne te dit-elle rien? songe à cette créature infortunée qui me devra bientôt l'existence! Si tu te permets une démarche indiscrète, je dirai plus, une démarche criminelle, c'est toi qui fais périr dans mon sein ce fruit de nos amours! La douleur de sa mère tarira pour lui les sources de la vie. Ta main fut involon-

tairement coupable d'un meurtre, que tes remords ont sans doute expié ; et si tu parles, tu te rends criminel avec réflexion, et tu restes chargé d'un double parricide.

FERNANDO.

Laure ! Laure ! tu vas me rendre injuste : ne me présente point cet horrible tableau.

LAURE.

Si tu m'as dit la vérité, Ribéra, en t'attaquant, reçut le prix de sa coupable audace ; si tu fus son assassin, va porter ta tête sur un échafaud : je dirai : un homme vil m'avait séduite ; il se couvrit pour me tromper d'un masque imposteur ; il fut indigne de moi, et l'honneur révolté étouffera la voix d'un criminel amour. Mais non, mon Fernando est incapable d'une bassesse ; je l'aimai parce que nos ames étaient faites l'une pour l'autre ; je l'aimai la première, parce que mon cœur avait deviné le sien. Il ne doit point être la victime des fureurs d'une famille abusée, des erreurs d'une loi barbare. Je tremblais, il n'y a qu'un moment, de te voir t'éloigner de moi ; maintenant ta présence m'accable : fuis, fuis, cher Fernando ! mets un intervalle immense entre mon époux et les hommes égarés qui demandent sa perte : fuis ; il en est tems encore, prends pitié de mon anxiété cruelle, de ma souffrance horrible. Ah ! je t'en conjure, ne résiste point aux larmes, aux supplications de ton épouse au désespoir.

FERNANDO.

Hé bien ! pour t'obéir, je me condamne au silence ; j'attendrai, s'il le faut, pour révéler ce secret fatal, que la nécessité m'en impose la loi. D. Sébastien est trop équitable pour condamner mon ami sur des présomptions. Loin de me cacher, je dois paraître à tous les yeux avec l'apparence d'une tranquillité qui n'est plus faite pour moi : tout le monde connaît la tendre amitié qui m'unit à D. Carlos ; que penserait-on de moi si l'on me voyait m'éloigner dans un moment où mes secours peuvent lui devenir nécessaires ? On sait aussi que je suis lié avec D. Sébastien, qu'il me témoigne quelque bienveillance ;

on aimera à me voir employer mes sollicitations pour faire triompher l'innocence d'un accusé qui jouit de l'estime générale ; on m'applaudira lorsqu'on verra que je ne l'abandonne point quand il est malheureux. C'est moi qui paraîtrai généreux, lorsque c'est lui seul qui l'est aux dépens de sa liberté, et peut-être de sa vie. Je cours à la prison, non pour l'exciter à garder le silence ; il n'a pas besoin qu'on lui dicte les vertus qu'il aime à pratiquer : mais j'irai baigner de mes larmes les fers dont il se laisse charger pour sauver son ami : il lira dans mon cœur, et ma reconnaissance sera le prix de son bienfait.

SCENE VI.

LAURE, *seule.*

Eh quoi ! je le laisse s'éloigner ! Où va-t-il ? dans la prison. Oh ! si cette prison se fermait sur lui ! si mon époux ne m'était pas rendu ! si la vue de son ami souffrant allait exalter son ame ! si un aveu funeste échappait de sa bouche !... Je devais m'opposer à son éloignement : les raisons qu'il m'a données ont persuadé mon esprit, sans rassurer mon cœur. Ah ! qui osera compter sur une félicité durable, puisque la mienne s'est sitôt évanouie.

SCENE VII.

LAURE, D. SIMON.

LAURE.

Hé bien, mon père, la savez-vous cette horrible nouvelle?

D. SIMON.

D. Carlos est arrêté : c'est un malheur, sans doute, s'il est innocent ; mais s'il fut coupable...

LAURE.

Il ne peut l'être.

D. SIMON.

Les preuves semblent s'accumuler contre lui : des témoins...

LAURE.

Ils sont supposés.

D. SIMON.

On sait qu'il n'était point l'ami de Ribéra.

LAURE.

Il put bien ne pas l'aimer, et ne pas chercher à lui ravir le jour : non, mon père, non, je connais D. Carlos, il incapable d'un crime.

D. SIMON.

On ne le soupçonne point d'un crime ; on l'accuse d'avoir tué en duel le marquis de Ribéra.

LAURE.

Et la punition n'est-elle pas la même ? Loi barbare !

D. SIMON.

Elle est juste, peut-être : mais laissons cette discussion ; ce n'est pas nous qui prononcerons sur le sort de l'ami de Fernando. La famille des Ribéra espère que vous mettrez votre nom au bas de la requête qu'elle doit présenter au roi, afin de poursuivre avec la dernière rigueur...

LAURE.

N'achevez pas, mon père !... Moi, demander la mort d'un innocent ! Ah ! si vous saviez...

D. SIMON.

Si Ribéra fut souvent injuste envers vous...

LAURE.

Il n'existe plus ; j'ai depuis long-tems oublié tous ses torts.

D. SIMON.

Mais votre honneur exige...

LAURE.

L'injustice et l'honneur ne sont pas compatibles.

D. SIMON.

Voici D. Sébastien ; ma fille, sachez vous contenir.

SCENE VIII.

FERNANDO, LAURE, D. SÉBASTIEN, LE GREFFIER, D. SIMON.

LAURE, *à part.*

Mon époux est avec lui ! (*A Fernando, de qui elle s'est approchée.*) O mon Fernando ! que ta présence me fait de bien ! elle porte un peu de calme dans ce cœur agité.

D. SÉBASTIEN, *qui s'est arrêté au fond du théâtre, à un greffier.*

Portez tous ces papiers dans mon bureau : dans une heure, au plus tard, vous viendrez me rejoindre.

D. SIMON.

Quoi ! vous voulez prendre si peu de repos ?

D. SÉBASTIEN.

En est-il pour un juge lorsqu'il a à prononcer sur le sort d'un accusé ? Heureux emploi que le nôtre, si notre ministère ne servait jamais qu'à tarir les larmes des malheureux.

LAURE, *à Fernando.*

Sa voix me pénètre d'une douce émotion : si j'osais...

D. SÉBASTIEN, *saluant Laure.*

Pardon, madame ; je ne vous avais point aperçue : qu'avez-vous donc ? vous me paraissez bien changée ; vos yeux portent l'impression d'une tristesse profonde.

LAURE.

Quand nos amis sont malheureux, est-il possible de ne point partager leur douleur ?

D. SIMON.

Elle ne vous dit pas tout, Fernando va faire un voyage, et ce départ l'afflige.

FERNANDO.

Je ne pars point, mon père : l'amitié, la tendre amitié qui m'unit à Carlos, les dangers qu'il peut courir malgré son innocence, tout me fait une loi de différer mon voyage.

D. SÉBASTIEN.

C'est dans l'infortune que l'on connaît ses amis véritables. *(A part.)* Cœur noble et généreux !

FERNANDO, *à Laure.*

Eloigne ton père; je voudrais rester seul avec D. Sébastien.

LAURE.

Mon père, D. Sébastien n'a que peu d'instans à rester avec nous; venez m'aider à donner des ordres.... Je suis si troublée, que je craindrais....

D. SIMON.

Allons, ma fille...

D. SÉBASTIEN.

Point de cérémonie, je vous en conjure; traitez-moi comme votre ami; je le suis, je veux l'être.

LAURE.

Et ce titre, nous ferons tout pour le mériter, nous nous conformerons en tout à vos desirs. *(Elle salue D. Sébastien. A part à Fernando.)* Mon ami, pense à ta femme, ne commets point d'indiscrétion. (*Fernando la rassure d'un geste.)*

SCENE IX.

D. SÉBASTIEN, FERNANDO.

D. SÉBASTIEN.

Quelle est intéressante cette jeune personne ! et combien vous devez bénir le jour où vous unîtes votre destinée à la sienne !

FERNANDO.

Je serais trop heureux si le malheur qui accable mon ami n'empoisonnait point mes douces jouissances.

D. SÉBASTIEN.

Vous croyez donc que D. Carlos est innocent?

FERNANDO.

D. Sébastien, un homme ne doit jamais répondre d'un autre homme, il ne doit pas légèrement engager sa parole; mais je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que D. Carlos n'est pas coupable.

D. SÉBASTIEN.

J'aime à le penser : sa tranquillité dans le malheur, ses avantages personnels, la noblesse de ses réponses, tout m'intéresse en sa faveur; mais pourquoi ce silence obstiné sur des faits qui sont à sa connaissance? La dépositition de ce valet le charge; c'est lui qui a éloigné Torribio de Ségovie; il ne nie rien, il convient qu'il fournissait à Madrid à tous ses besoins; il se tait sur le reste.

FERNANDO.

Croyez que le mystère dans lequel il s'enveloppe est le dernier effort d'une vertu sublime.

D. SÉBASTIEN.

Comment?

FERNANDO.

Il connaît, je n'en doute point, l'auteur de la mort du marquis de Ribéra; il sait que la loi frapperait cet infortuné, qui fut bien plus malheureux que coupable.

D. SÉBASTIEN.

Jeune homme, vous vous avancez beaucoup; mais ne craignez rien, vous parlez avec confiance à un ami qui vous estime : le juge de D. Carlos ignorera toujours ce que vous venez de me dire; il ne se souviendra que de ce qui peut être à la décharge de celui pour lequel vous marquez un si tendre intérêt.

FERNANDO.

Je donnerais ma vie pour garantir la sienne ; oui, je la donnerai s'il le faut. Oh ! si je pouvais au moins le voir, le consoler dans son infortune ! mais tout accès m'est interdit auprès de lui : des gardes cruels m'ont repoussé, ils ont été insensibles à mes prières et à mes larmes.

D. SÉBASTIEN.

Ils ont fait leur devoir : cependant D. Carlos n'est point un accusé ordinaire ; je crois, sans danger, pouvoir lui permettre la consolation d'embrasser son ami : prenez ce cachet ; en le montrant, les portes de la tour vous seront ouvertes.

FERNANDO.

Vous me rendez la vie !

D. SÉBASTIEN.

Fernando, votre ami m'intéresse plus que celui pour lequel il se sacrifie, puisqu'il m'est inconnu, du moins je l'imagine. Carlos ignore peut-être les dangers qu'il court ; il ne connaît pas toute la sévérité de nos lois, dont je ne suis que l'organe, sans pouvoir ni les changer ni les adoucir : il en est une surtout qui me glace d'effroi, dont je n'ordonnerai jamais l'exécution sans la maudire. Loi détestable, qui ne dut son origine qu'à la barbarie de nos pères, et qui, comme l'a si bien exprimé un auteur célèbre, fait mentir l'innocence au milieu des supplices.

FERNANDO.

Ah ! tout mon cœur se soulève à cette idée horrible !

D. SÉBASTIEN.

Oui, nos descendans rougiront un jour pour nous que, dans un siècle où l'on osait se vanter des progrès de la raison humaine, nos lois aient été entachées de cet horrible abus de la force sur la faiblesse ! Mon cher Fernando, peignez avec l'énergie de l'amitié, peignez à D. Carlos le résultat affreux d'un généreux silence ; dites-lui qu'il ne dépend pas de moi d'abroger une coutume exécrable ; que je ne suis pas le seul à prononcer sur son sort ; que rien, enfin, ne le peut

arracher à celui qui le menace, s'il ne se hâte pas de faire un aveu indispensable.

FERNANDO, *avec force et noblesse.*

D. Sébastien, je vous remercie des éclaircissemens que vous venez de me donner : cessez de trembler pour Carlos, son innocence sera bientôt connue.

D. SÉBASTIEN.

Venez, mon cher Fernando : puisque vous êtes certain de vaincre la résistance de votre ami, que la sérénité reparaisse sur votre front ; rendez à votre épouse cette innocente joie qui sied si bien à sa beauté, à sa candeur touchante.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle antique de la tour de Ségovie.

SCENE PREMIERE.

D. SÉBASTIEN, LE GREFFIER.

D. SÉBASTIEN.

Le courrier que j'ai fait partir n'est donc point arrivé ?

LE GREFFIER.

Non, pas encore, seigneur alcade.

D. SÉBASTIEN.

Oh ! que le tems semble se traîner avec une lenteur effrayante ! Croyez-vous, mon ami, que la lettre que j'ai écrite au roi puisse produire l'effet que j'en attends ?

LE GREFFIER.

Je le desire, au moins.

D. SÉBASTIEN.

Croyez-vous que je lui aie tracé d'une manière assez pathétique l'étonnante scène dont nous avons été les témoins ? Ah ! s'il avait vu comme nous le combat généreux de ces deux illustres amis ! S'il avait vu comme nous Fernando s'élançant hors de lui-même dans la salle d'audience, et s'écriant avec l'accent d'une douleur noble et déchirante : « Organes de la loi, hâtez-vous de briser les fers de mon ami : un excès de générosité l'égare ; il connaît le coupable, il refuse de le nommer : ne le cherchez plus ce malheureux que le supplice attend ; il est devant vos yeux : il vient vous présenter sa

tête. » Rien n'égale le désespoir de Carlos que la joie de Fernando, lorsqu'il entend prononcer l'arrêt qui brise les fers de son ami. Tous les spectateurs fondent en larmes; les juges, consternés, pâlissent sur leur tribunal; l'accusé seul est content et tranquille. Juges barbares, inflexibles comme la loi, vous avez prononcé la sentence mortelle! et cette main, cette main l'a signée! Dieu puissant, à quelle épreuve viens-tu de mettre ce cœur sensible! Tu pardonnes, grand Dieu, et les hommes, qui devraient imiter ta bonté, ont fait des lois qui ne pardonnent point!

LE GREFFIER.

Ah! peut-être le roi....

D. SÉBASTIEN.

Que ne m'est-il permis d'aller embrasser ses genoux! mon devoir me retient en ces lieux; mon devoir exige que je presse le moment du supplice! Le supplice de qui! de Fernando, de ce Fernando vers lequel je me sens entraîné malgré moi. Loin de le secourir, c'est mon amitié qui lui fut fatale; c'est moi qui l'ai alarmé sur les dangers de son ami; c'est moi qui l'ai porté, sans en prévoir les conséquences, à cette démarche qui l'honore, et qui me désespère. Le juge a fait son devoir : l'ami peut maintenant se montrer. Je veux le voir cet infortuné que j'aime et que j'admire! cette entrevue, je le sens, sera douloureuse. De qui, cependant, recevra-t-il des consolations, s'il n'a pas le droit de les attendre de celui qui se plaisait à le voir heureux, et qui vient de le précipiter dans un abime, dont ses larmes, ses prières ne peuvent plus le retirer, peut-être? *(Au greffier.)* Gusman, allez le trouver dans le cachot où il gémit : dites-lui que D. Sébastien voudrait l'entretenir; ne lui parlez point des démarches que j'ai faites auprès du souverain. Il est trop cruel de donner des espérances à un infortuné, lorsqu'on n'est pas certain de les réaliser.

SCENE II.

D. SÉBASTIEN, *seul.*

Faibles mortels que nous sommes ! ce que nous souhaitons avec le plus d'ardeur est presque toujours ce qui cause nos peines les plus cuisantes : qui m'eût dit que ce poste d'honneur que je réclamais pour prix de mes longs services, que j'ambitionnais comme un gage de la confiance que je croyais mériter, ferait bientôt couler mes larmes amères ! La première fois que j'use du pouvoir qui m'est confié, j'en use pour enfoncer le poignard dans le sein de mes amis ! O tendre et douce Laure ! ce matin encore je souriais au tableau de ta félicité : ta maison me semblait le temple auguste de toutes les vertus, de tout le bonheur dont la faible humanité puisse jouir, et je viens d'y porter pour toujours le deuil, la désolation et la mort !

SCENE III.

FERNANDO, D. SÉBASTIEN.

D. SÉBASTIEN.

Le voilà. O que sa présence me fait de mal ? Il est condamné, il est tranquille ; et moi, son juge, je tremble en sa présence, je succombe sous le poids de la douleur !

FERNANDO.

C'est vous, D. Sébastien, qui venez me consoler, me raffermir. Ah ! dans ces instans cruels, toute félicité ne m'est donc pas ravie, puisqu'il me reste un ami tel que vous.

D. SÉBASTIEN.

Moi, votre ami ! dites plutôt votre assassin.

FERNANDO.

Que j'ai souffert pour vous lorsque, les yeux baignés de larmes, obéissant avec un effort pénible à l'impérieuse

de la nécessité, votre voix tremblante, qu'étouffaient les sanglots, a prononcé l'arrêt terrible qui frappait votre ami !... Oui, votre ami ! ce titre fait ma gloire ; il m'absoudra aux yeux de mes contemporains : on dira : Fernando fut malheureux; il ne fut pas coupable, puisque le vertueux D. Sébastien pleura sur son sort, puisqu'il l'aima jusqu'au dernier moment.

D. SÉBASTIEN.

O mon ami ! peux-tu me pardonner d'avoir fait ton malheur ?

FERNANDO.

Vous, homme généreux ! Eh ! quel reproche ai-je à vous faire ?

D. SÉBASTIEN.

Je t'ai épouvanté sur le sort de Carlos, je t'ai exagéré ses périls; je lui ai ravi le plaisir et l'honneur du plus sublime dévouement, et je t'ai porté, sans le vouloir, à la démarche qui t'a perdu.

FERNANDO.

Oh ! je vous remercie de m'avoir tracé mon devoir : sans vous, sans l'inspiration subite que vous avez fait naître dans mon ame, je laissais mon ami en butte aux rigueurs d'une loi inhumaine. Des tourmens affreux eussent été la récompense de sa magnanimité : il les eût soufferts sans se plaindre ; il serait mort en s'accusant, plutôt que de nommer son ami. J'aurais vécu alors ; mais j'aurais vécu déshonoré aux yeux du monde, en horreur à moi-même, et traînant partout après moi le remords d'un crime irrémissible. Je vais mourir, mais tranquille, mais exempt de ces terreurs qui suivent le coupable. Le souvenir de ce moment où j'ai vu tous les cœurs s'attendrir, tous les yeux verser des larmes, remplit mon ame d'une satisfaction qu'il m'est impossible de peindre ! je la sens, je ne sens plus qu'elle; tout le reste disparaît à mes yeux.

D. SÉBASTIEN.

Pourquoi, lorsque je vous interrogeais, vos réponses vous

laissaient-elles soupçonner plus criminel que vous ne le fûtes sans doute?

FERNANDO.

Je connaissais les nouvelles ordonnances sur les duels, je savais que toute justification était superflue.... Pouvais-je nier que j'avais accepté le défi de Ribéra? Je sais que, pour exciter un intérêt frivole, j'aurais pu dire que mon ennemi m'avait vingt fois provoqué; que vingt fois j'avais dédaigné de lui répondre; que, pour me forcer à ce combat fatal, il m'avait fait l'affront le plus sanglant qu'un homme puisse recevoir; que, lorsqu'il tira l'épée, je ne cherchais qu'à le désarmer et à le contraindre à me faire une réparation publique; qu'enfin, son trépas fut causé par sa fureur aveugle. Mais de quoi cela m'eût-il servi? La loi n'admet point d'excuse; je n'eusse pas moins été condamné: j'eusse excité la pitié, peut-être; eh! qu'importe la pitié des indifférens à celui à qui elle est inutile, et qui, par une noble fermeté, sait au moins se concilier l'estime générale.

D. SÉBASTIEN.

Oui, Fernando, oui, voilà ce qu'il fallait dire devant le peuple, devant le tribunal assemblé! Que vous connaissez peu le cœur humain! les juges sont des hommes; c'est en excitant leur sensibilité qu'on peut les faire s'écarter de la sévérité de la loi: alors j'eusse osé parler pour vous; j'eusse peut-être fait pencher la balance. Cruel! vous m'avez ôté tous les moyens de vous défendre; mon cœur me les dictait, et votre bouche, en trahissant la vérité, me laisse en proie aux regrets les plus cruels et les plus déchirans!

FERNANDO.

D. Sébastien, le passé est irrévocable; laissez-moi la fermeté dont j'ai besoin pour mes derniers momens: il me reste une grâce à vous demander.

D. SÉBASTIEN.

Ordonnez, mon ami.

FERNANDO.

Une femme vertueuse et sensible éleva mon enfance; en

mourant elle me combla de ses bienfaits : à quel titre les ai-je reçus? c'est ce que j'ignore, mais c'est ce que mon cœur a cent fois soupçonné.

D. SÉBASTIEN.

Vous n'avez jamais connu votre père ?

FERNANDO.

Hélas ! il ne m'a point arrosé de ses larmes au jour de ma naissance ; il ne me pressera point dans ses bras à mes derniers momens. Quels indices puis-je donner qui le fassent reconnaître ? Un portrait qui m'est cher... un écrit que j'ai toujours conservé... le lieu de ma naissance...

D. SÉBASTIEN.

Ce portrait?

FERNANDO *donne le portrait.*

C'est celui de Julia de Léon.

D. SÉBASTIEN, *à part.*

Julia de Léon ! (*A Fernando.*) Cet écrit?

FERNANDO, *tire l'écrit de sa poche.*

Il est de mon père.

D. SÉBASTIEN.

Le lieu de votre naissance?

FERNANDO.

Salamanque : une paysanne du faubourg, nommée Hyacinthe, me reçut des bras de mon père, avec cet écrit que j'ai toujours conservé. (*Il lit l'écrit.*) « Mon fils, si le sort cruel « qui me sépare de toi me permet un jour de triompher « de mes ennemis, je viendrai te réclamer : songe que tu n'as « point à rougir de ton origine, et comporte-toi de manière « que ton père, en te retrouvant, n'ait point à rougir de toi. »

D. SÉBASTIEN.

Donnez-moi cet écrit. (*A part.*) Dois-je lui dire...

FERNANDO, *les yeux baissés.*

Si vous rencontrez jamais celui qui traça ces lignes, dites-lui que son fils les eut toujours présentes à sa pensée ;

dites-lui qu'il se comporta toujours comme s'il eût été sous les yeux de son père ; dites-lui qu'il fut la triste victime de la fatalité la plus cruelle et la moins méritée. *(Il lève les yeux sur D. Sébastien.)* Que vois-je ! vos mains sont tremblantes !... vos traits sont altérés !... vous inondez ce portrait de vos larmes, seigneur D. Sébastien !

D. SÉBASTIEN.

Malheureux Fernando ! *(Il va pour l'embrasser, se retient, et dit à part :)* Non, il serait trop à plaindre !

FERNANDO.

Fûtes-vous l'ami de mon père ? Qu'était-il ? quel fut son sort ?

D. SÉBASTIEN.

Il fut horrible ! épouvantable !

FERNANDO.

Existe-t-il encore ?

D. SÉBASTIEN.

Oui, pour éprouver tout ce que la faible humanité peut souffrir de douleurs !

FERNANDO.

Pourquoi n'est-il point venu trouver son fils ? Son fils aurait pleuré avec lui, son fils l'aurait consolé.

D. SÉBASTIEN.

La consolation ne pouvait plus arriver jusqu'à lui : jeune, on le sépara d'une épouse adorée ; il n'entendit parler d'elle que lorsqu'elle n'existait plus.

FERNANDO.

Ah ! qu'il ignore ma fin déplorable : cette affreuse nouvelle acheverait d'empoisonner sa vie.

SCENE IV.

LE GREFFIER, D. SÉBASTIEN, FERNANDO.

LE GREFFIER.

Seigneur alcade, D. Simon demande s'il peut être introduit?

D. SÉBASTIEN, *à Fernando.*

Desirez-vous de le voir?

FERNANDO.

Il m'a tenu lieu de père; je lui dois tant de reconnaissance.... Ah! pourvu que sa fille... Je ne vous ai pas prononcé son nom... et cependant... je dois me montrer homme jusqu'au dernier moment : j'ai assez de force pour braver la rigueur du sort; je n'en aurais point pour résister à son désespoir.

D. SÉBASTIEN, *à Fernando.*

D. Simon peut-il paraître?

FERNANDO.

Oh! oui; j'ai besoin de ta présence. Un ami console, il double votre courage; il emploie pour vous raffermir les armes de la raison : mais une amante sensible, une épouse éplorée dont on voit les larmes, dont on entend les sanglots, ah! mon ami, la nature humaine est alors sans défense : ayez pitié de ma faiblesse; venez à mon secours; privez-moi de ce que je desire avec tant d'ardeur; privez-moi d'une vue qui ferait à la fois et mon bonheur et mon supplice.

D. SÉBASTIEN, *au greffier qui est resté au fond du théâtre.*

D. Simon peut entrer.

SCENE V.

FERNANDO, D. SÉBASTIEN.

FERNANDO.

Qu'il doit souffrir cet homme respectable ! Hélas ! je n'ai causé que des peines à tous ceux qui s'intéressèrent à moi ! Je ne puis rien pour eux, voilà ce qui me désespère.

SCENE VI.

D. SIMON, FERNANDO, D. SÉBASTIEN.

D. SIMON.

O mon cher Fernando !

FERNANDO.

C'est vous, mon père. Ah ! ne me haïssez point.

D. SIMON.

Te haïr, quand je te vois malheureux !

FERNANDO.

Mes torts furent si grands envers vous !

D. SIMON.

Penses-tu que je m'en souvienne ?

FERNANDO.

Si je vous eusse ouvert mon cœur, si je ne vous eusse pas trompé par un silence coupable, vous ne m'eussiez jamais donné le nom de fils ; vous n'auriez point à consoler aujourd'hui l'épouse la plus tendre et la plus malheureuse.

D. SIMON.

Je venais dans ces lieux lorsque je l'ai rencontrée assise aux pieds de la tour, dont les gardes voulaient lui défendre l'approche. Je cours à elle : immobile, pâle et tremblante, ses regards se fixent sur moi sans me reconnaître ;

je la serre dans mes bras ; elle pousse un cri, sa voix me nomme : Mon père, dit-elle, ils me refusent la grâce de mourir à ses yeux. Fléchissez ces barbares : qu'est-ce que je leur demande? c'est la mort que je veux. D. Sébastien, ayez pitié de cette épouse désolée : on lui refuse la grâce qu'elle implore ; je l'ai conduite dans le vestibule : D. Carlos est alors arrivé ; il la soutient dans ses bras, il ne la console point, il ne l'espère pas ; il gémit avec elle. D. Sébastien, parlez, qu'ordonnez-vous ?

D. SÉBASTIEN.

C'est à Fernando à répondre.

FERNANDO, *à D. Simon.*

Mon père, en me sauvant un spectacle que je ne suis point en état de soutenir, trouvez, s'il est possible, un moyen de tromper sa douleur ; donnez-lui des espérances que je n'ai pas moi-même : dites-lui que le roi peut faire grâce ; dites-lui que j'ai besoin de quelques instans de solitude ; dites-lui qu'en cet instant je trace un écrit qui renferme ma justification ; que sa présence, enfin, interromprait un travail qu'il est impossible de remettre.

LAURE, *en-dehors.*

Non, cruels ! non, vos efforts ne sauront m'arrêter.

FERNANDO.

Dieu ! ô Dieu ! c'est sa voix que je viens d'entendre !... mon courage m'abandonne... Ah ! fuyons... Mon père, D. Sébastien, ayez compassion de mon épouse ; calmez son désespoir. *(Il sort par une porte latérale, à droite de l'acteur.*)

SCENE VII.

LAURE, D. SIMON, D. SÉBASTIEN, D. CARLOS.

LAURE, *entre par le fond.*

Où est-il ? où est-il mon époux ? Barbares, qu'en avez-

vous fait ? Pourquoi le dérobe-t-on à mes regards? Quels sont les cœurs insensibles qui peuvent me ravir la douceur de jouir de ses derniers momens?

D. SIMON.

Ma fille, calme-toi : écoute-moi...

LAURE.

Que je me calme ! que je vous écoute ! Peut-il exister quelque repos pour moi? Qu'ai-je encore à apprendre? Ne va-t-on pas le conduire à la mort ? l'échafaud n'est-il pas dressé sur la place publique? Je l'ai vu cet échafaud ! j'ai vu ce peuple, avide d'un spectacle atroce, qui courait en foule pour en repaître ses yeux ! J'ai entendu toutes les voix prononcer le nom de mon époux, le nom de Fernando, et je n'ai point expiré de douleur ! Ne comptez pas me tromper : je n'ai plus d'espérance, je le sais; mais il existe encore, il respire ! c'est mon époux; ses derniers instans sont à moi : serez-vous plus impitoyables que la loi? L'arrêt ordonne-t-il que ses yeux ne reverront plus son épouse? Oh ! je le verrai malgré vous, malgré les gardes qui l'environnent, malgré la terre entière. Oui, je le verrai ! je le presserai sur mon cœur, et je mourrai ensuite !

D. SÉBASTIEN.

Madame, par pitié...

LAURE.

Par pitié ! En avez-vous, D. Sébastien ? Vous connaissiez son innocence, vous deviez la soupçonner, au moins, et cependant vous l'avez condamné ! vous avez prononcé la mort de votre ami ! Hé bien ! malgré votre cruauté, je puis vous pardonner encore : rendez, rendez-le moi un instant, un seul instant, et tout est oublié.

D. SÉBASTIEN.

Avant de me porter des coups si terribles, apprenez au moins à me connaître. Ah ! vous ne savez pas quel cœur vous déchirez !

LAURE.

Ah ! pardonnez, pardonnez, vertueux D. Sébastien, au

délire ; à l'égarement d'une amante, d'une épouse au comble de l'infortune.

D. SIMON.

Ma fille, si ton époux t'était rendu pour toujours ?

LAURE.

Que dites-vous, mon père !

D. SIMON.

Le roi peut faire grâce.

LAURE.

Oui, il le peut, il le doit. O mon souverain ! jusqu'à présent je n'appris qu'à te respecter ; manifeste aujourd'hui ta clémence, ou plutôt ta justice, et tu mériteras le nom de père de ton peuple.

D. SIMON.

Fernando, seul dans une chambre voisine, trace un mémoire pour sa justification ; il a besoin de se recueillir : nous faisons l'effort de nous tenir éloignés de lui ; ma fille, sois aussi prudente, aussi tranquille que nous : ta douleur lui serait importune ; ta douleur l'empêcherait de mettre dans cet écrit cette force et cette clarté qui y sont si nécessaires.

LAURE.

Mon père, Fernando eut toujours dans ses actions autant de modestie qu'il a de grandeur dans l'ame. Tout le bien qu'il fait, il ne s'en souviendrait plus, si la reconnaissance de ceux qu'il obligea ne lui en rappelait pas le souvenir : il ne dira point dans cet écrit tout ce qu'il est indispensable que le roi connaisse. Vous craignez que je ne le trouble ! Ah ! l'espoir de le sauver, me donnera la force de me contenir : je l'aiderai dans son travail ; l'amour me prêtera cette éloquence du cœur qui persuade. Ah ! il part du cœur d'une épouse, d'une mère des expressions que l'art n'imite point, que rien ne saurait remplacer.

D. SIMON.

Il est époux aussi ; bientôt il sera père : enfin, il est des détails, qui ne sont connus que de lui, qui manifesteront son

innocence. Ce n'est point à la pitié; c'est à la justice du roi qu'il veut avoir recours. Ma fille, ta voix peut pénétrer jusqu'à lui; elle le trouble, elle le désespère. Eloignons-nous, pour quelques instans, de ce séjour funeste; nous y reviendrons bientôt.

LAURE.

Et si l'arrêt allait être exécuté pendant notre absence!

D. SÉBASTIEN.

L'expédition de la sentence n'est pas encore remise au chef de la garde chargé de la faire exécuter. Je vous réponds de la vie de Fernando jusqu'après la réponse du roi.

LAURE.

Je me fie à votre parole : non, D. Sébastien ne voudrait pas me tromper. Je vais écrire aussi, et si, malgré notre espérance, le roi était inflexible, ô mon Dieu! mon Dieu! jète sur nous un regard de pitié.

SCENE VIII.

D. SÉBASTIEN, D. CARLOS.

D. CARLOS.

D. Sébastien, rassurez mon cœur : partagez-vous l'espoir que l'on vient de donner à cette tendre épouse?

D. SÉBASTIEN.

Ah! si je ne le partageais pas... Cependant on vient de l'abuser : je n'aurais point osé me permettre cet innocent mensonge; il ne convient ni à mon caractère, ni au douloureux emploi que je remplis : Fernando avait exigé qu'on lui tînt ce langage. Mais en envoyant au roi la sentence qui condamne mon fils.

D. CARLOS.

Votre fils! Fernando est votre fils!

D. SÉBASTIEN.

Ce funeste secret que je voulais taire, que j'ai eu la force

de cacher à mon fils; ce secret s'est échappé malg...
Eh ! quel père à ma place, abimé de chagrin, le cœur brisé par le désespoir, ne se fût point également trahi ! Oui, Fernando est mon fils, et son père ne l'a reconnu que lorsqu'il venait d'ordonner son suplice. Je ne m'étonne plus de cet intérêt qui m'entraînait vers lui. Je l'aimais sans soupçonner les liens qui nous attachaient l'un à l'autre : jugez en ce moment de l'état de mon cœur ! Pourquoi ne l'ai-je pas conuu plutôt ce fatal secret ? Non, ni l'inflexibilité de la loi, ni l'autorité du souverain lui-même n'eussent pu me contraindre à condamner mon fils : je ne l'aurais point eu ce courage féroce de ce Romain que l'on vante, et que la nature repousse. J'aurais sauvé sa vie aux dépens de la mienne.

D. CARLOS.

Fernando est votre fils ! le nom auguste qu'il porte sera sa sauve-garde auprès du roi. Le roi vous aime, le roi vous doit de la reconnaissance ; il sera jaloux de s'acquitter envers vous. Séchez vos larmes, votre fils vous sera rendu.

D. SÉBASTIEN.

Hélas ! ce n'est que depuis que ma lettre est partie que j'ai découvert ce malheureux secret. J'ai intercédé pour lui, comme l'on intercède pour un innocent : je crois avoir mis, pour le défendre, toute l'énergie dont je suis capable. C'est un homme sensible qui a parlé : le nom de père eût peut-être ajouté quelque poids à mes sollicitations.

D. CARLOS.

Mais il est tems encore.

D. SÉBASTIEN.

Le roi est humain, il est généreux : j'attends à chaque minute le courrier qui doit m'apporter sa réponse.

SCENE IX.

LE GREFFIER, D. SÉBASTIEN, D. CARLOS.

LE GREFFIER.

Un exprès, dépêché par le roi, vient d'apporter ce paquet.

D. SÉBASTIEN.

Donnez. (*Il fait signe au greffier de se retirer.*

SCENE X.

D. SEBASTIEN, D. CARLOS.

D. SÉBASTIEN.

Je sens que ce paquet contient ma destinée : dans un moment elle va être éclaircie. Une terreur inconnue s'empare de mes sens... Mes mains tremblent, mes yeux s'obscurcissent, mes genoux se dérobent sous moi. (*Il s'assied.*) Je n'ai pas la force de briser ce cachet : mon ami, ayez pitié d'un père ; lisez, lisez cet écrit : donnez-moi la vie ou la mort.

D. CARLOS, *après avoir lu.*

Ah ! grands dieux ! Ah, D. Sébastien !

D. SÉBASTIEN.

Ce mot seul m'apprend tout : lisez l'ordre du roi, je n'ai plus rien à craindre.

D. CARLOS *lit la lettre.*

Le roi à D. Sébastien, alcade de la cour.

« C'est avec regret, D. Sébastien, que je refuse la première « grâce que vous m'ayez demandée. Le repos de l'état exige « un acte éclatant de sévérité : chaque jour les cris de cent « familles désolées me demandent vengeance. J'ai signé avec « douleur l'arrêt qui condamne Fernando : il eut été mon pa- « rent que j'en eusse agi de même. Je vous ordonne de faire « exécuter la sentence dans les vingt-quatre heures, à compter « du moment où elle fut rendue. »

Ordre exécrable ! Ah ! l'indignation, la fureur remplissent tous mes sens. Non, on ne l'exécutera point cet ordre détesté ! non, l'échafaud ne sera point rougi du sang d'un innocent !....

D. SÉBASTIEN.

Que dites-vous, jeune homme ?

D. CARLOS.

Fernando est aimé du peuple qu'il a soulagé dans ses mi-

sères : je commande à des soldats qui sont braves : je leur parlerai ; ils partageront le courroux qui m'enflamme ; ils briseront les fers de mon ami. Qu'ils tremblent ceux qui voudraient s'opposer à cet acte de courage et de justice ! (*Fausse sortie.*)

D. SÉBASTIEN.

Arrêtez, D. Carlos ; arrêtez.

D. CARLOS.

Quand l'injustice est à son comble.....

D. SÉBASTIEN.

Cessez, vous dis-je ; ne proférez point cet horrible blasphême. Quoi ! vous que votre souverain honore de sa confiance ; vous qu'il chargea de combattre ses ennemis ; vous qui ne devez tirer l'épée que pour la défense de l'état, vous iriez donner le signal de la révolte ! Mourons tous, s'il le faut, victimes de la fatalité ; mais ne souillons pas notre vie par un attentat dont l'idée seule devrait épouvanter votre ame.

D. CARLOS.

Et c'est le père de Fernando qui me tient ce langage !

D. SÉBASTIEN.

Oui, c'est un père au désespoir, mais qui préfère la mort à l'infamie.

D. CARLOS.

Je ne vous écoute pas !

D. SÉBASTIEN.

Si vous cherchez à franchir le seuil de cette porte pour exécuter votre projet coupable, c'est sur mon corps qu'il vous faudra marcher ; et si rien ne peut vous retenir, j'appelle à mon secours, au secours de l'état, les soldats qui gardent cette tour. J'ai le droit de leur commander encore, et je vous retiens captif jusqu'après le sanglant sacrifice.

D. CARLOS.

Homme cruel !

D. SÉBASTIEN.

Ah ! vous ne lisez pas dans mon cœur : ce cœur est aussi

déchiré que le vôtre ! Pensez-vous que la nature ne jète pas un cri plaintif dans le fond de mon ame? Pensez-vous que j'y sois insensible? Le roi a été forcé d'être inflexible : la famille des Ribéra qui l'entoure l'a seule empêché de se livrer à sa bonté naturelle. Mais, malgré le crédit de cette famille puissante, si la vérité lui était connue, si je la lui avais dite; enfin, s'il savait quelle est la victime qu'il m'ordonne de frapper, croyez qu'il n'aurait point écrit cette lettre cruelle.

D. CARLOS.

Hé bien ! il nous reste encore six heures avant le moment marqué pour consommer une injustice ; promettez-moi que vous ne livrerez point Fernando avant le terme fatal.

D. SÉBASTIEN.

Quel est votre dessein ?

D. CARLOS.

La distance qui nous sépare de Saint-Ildephonse n'est pas assez considérable pour que je ne puisse pas la franchir, et être de retour assez à tems pour prévenir l'exécution d'un ordre sanguinaire. Je vole aux pieds du roi : je lui dirai.... Ah ! mon cœur m'inspirera les discours que je dois lui tenir.... Le tems vole ; la mort de mon ami s'apprête : qu'importe, je prétends le sauver. Mais si le roi était inflexible, je ne vous réponds pas de ce que le désespoir me ferait entreprendre : oui, je mourrai, ou Fernando sera rendu à son père, à sa femme et à la liberté.

SCENE XI.

D. SÉBASTIEN, *seul.*

Arbitre souverain des destinées des hommes, touche le cœur du roi ! Il est père aussi : qu'il se mette un moment à ma place, et sa bonté révoquera l'arrêt, l'arrêt affreux qu'il me fallut porter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

D. SÉBASTIEN, *seul.*

D. Carlos n'est pas encore de retour, aucun des courriers que j'ai envoyés sur la route de Saint-Ildephonse ne paraît, et cependant l'heure fatale où je ne pourrai plus disposer de mon fils, cette heure est prête à sonner! Oh! que cette attente est cruelle! O Fernando! Eh! qu'a-t-il fait pour mourir? Hommes inconséquens! votre opinion l'eût flétri s'il eût souffert l'infamie d'un outrage, et vous le tuez parce qu'il a obéi aux lois de cet honneur de convention, de ce tyran impitoyable des peuples civilisés! Ah! c'était l'offenseur qu'il fallait flétrir, qu'il fallait repousser avec effroi, et rejeter sans pitié de votre sein : je n'aurais point à pleurer sur le sort de mon fils Il va périr! et c'est moi, moi son père, qui prononçai son arrêt! Je n'eus du pouvoir que pour le perdre; je n'en ai point pour le sauver. Ah! qui que vous soyez, qui gémissez sur votre sort, venez me contempler, et dites si vous êtes aussi à plaindre que moi.

D. SÉBASTIEN, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

Le chef de la garde demande qu'on lui livre le prisonnier pour le conduire au supplice.

D. SÉBASTIEN.

Quoi! sitôt?

LE GREFFIER.

Les soldats commandés pour lui servir d'escorte sont sous les armes depuis la pointe du jour ; ils murmurent de ce retard.

D. SÉBASTIEN.

Ils murmurent de ce retard ! Les cruels ! ils sont donc bien impatiens de voir consommer l'injustice !

LE GREFFIER.

L'injustice !

D. SÉBASTIEN.

Si ce langage est déplacé dans la bouche d'un juge, l'est-il dans la bouche d'un ami ? Gusman, si j'élevai votre enfance, si quelquefois je vous donnai des conseils, je ne vous appris point à repousser le malheureux qui vous implorait. Ayez pitié de la plus étrange et de la plus cruelle position où jamais un juge ait pu se trouver : Fernando peut être sauvé si l'on diffère ; Carlos est parti pour Saint-Ildephonse ; il est allé se jeter aux pieds du roi : il peut, d'un instant à l'autre, apporter la grâce de mon ami. Obtenez du chef de la garde qu'il diffère encore ce fatal sacrifice.

LE GREFFIER.

Hélas ! D. Sébastien, il m'est affreux de vous ôter cette espérance.

D. SÉBASTIEN.

Vous, Gusman, vous que je croyais sensible, vous rejetez la prière d'un vieillard qui vous aima, et qui jamais ne vous donna lieu de vous plaindre de lui !

LE GREFFIER.

Vous me voyez pleurer sur votre sort.

D. SÉBASTIEN.

Ce ne sont point des larmes ; c'est la grâce de Fernando que je vous demande.

LE GREFFIER.

Ah ! s'il dépendait de moi !.... Mais la cour qui sait

que l'on aime Fernando, que le peuple crie hautement contre cet arrêt, la cour a expédié un nouveau courrier au chef de la garde, pour qu'il eût à faire exécuter la loi dans les vingt-quatre heures.

D. SÉBASTIEN.

Ils n'ont rien oublié pour aggraver mon malheur.

LE GREFFIER.

Le chef de la garde, homme impitoyable et dur, fier de se voir chargé d'un acte de rigueur, voulait en presser le moment; il voulait depuis long-tems entrer dans la tour : c'est lui qui m'a forcé de venir vous avertir qu'il ne pouvait accorder le moindre délai ; mais je l'ai prévenu que vous étiez aussi jaloux de vos droits qu'il pouvait l'être des siens.

D. SÉBASTIEN.

Mes droits ! M'en reste-t-il encore ?

LE GREFFIER.

J'ai vu l'intérêt que le prisonnier vous avait inspiré ; j'ai soupçonné que vous aviez fait des démarches en sa faveur ; qu'un grand dessein vous occupait, puisque vous étiez resté dans la tour, où rien ne devait vous retenir, s'il se fût agi d'un coupable ordinaire; enfin, j'ai déclaré au chef de la garde que vous ne me livreriez Fernando que lorsque les vingt-quatre heures seraient expirées.

D. SÉBASTIEN.

O digne jeune homme ! que je te remercie d'avoir lu dans mon cœur ! Le terme de rigueur, le terme qui doit décider de mon sort, n'est donc pas encore arrivé ?

LE GREFFIER.

Hélas ! il s'avance.

D. SÉBASTIEN.

Allez, mon cher Gusman; ramenez près de moi cet infortuné. Je me sentirai plus rassuré : ils n'oseront pas peut-être l'arracher de mes bras.

SCENE III.

D. SÉBASTIEN, *seul.*

Lorsque l'univers m'abandonne, lorsque tout est fini pour moi, je cherche à m'abuser encore! Oh! que l'incertitude est accablante! Si Carlos n'a point été la victime d'un zèle imprudent, Carlos partage mon impatience. Peut-être au moment où je tremble pour Fernando, où je tremble pour Carlos lui-même, Carlos, ivre de joie, a compté les momens, a calculé l'espace, et jouit d'avance de la félicité qu'il va nous rendre. Ah! s'il était possible! Le moindre bruit me fait tressaillir et d'espoir et de crainte.... Hélas! c'est ainsi que s'écoule la vie de l'homme : des peines réelles l'accablent, il se repaît de chimères, et il descend dans la tombe sans avoir connu le bonheur!

SCENE IV.

D. SÉBASTIEN, FERNANDO.

D. SÉBASTIEN.

Voilà mon fils, le voilà! Il est calme, et moi....

FERNANDO.

Hélas! D. Sébastien : je n'espérais plus vous revoir.

D. SÉBASTIEN.

Fernando! Fernando!

FERNANDO.

La généreuse compassion que vous me témoignez adoucit mon malheur : il m'est doux dans mon infortune de trouver un ami tel que vous. Je ne tremble point; la mort ne me cause plus d'effroi : je suis résigné; je sais que la plainte

serait inutile. Je n'affecterai point devant vous une exaltation de sentimens, qui ne serait qu'une imposture. Je regrette la vie; oui, je la regrette! J'avais une épouse : quelle épouse! Ah! si vous saviez combien elle m'était chère! si vous connaissiez toutes ses vertus!... Hélas! je ne croyais pas la quitter sitôt. J'allais être père! je me faisais une si touchante image du bonheur dont je pourrais jouir! Je ne le verrai point le premier sourire de cette innocente créature; elle ne connaîtra point celui qui l'aurait tant aimée! Mes yeux mouillés de pleurs.... Non, ce n'est point la faiblesse; c'est la nature qui les arrache. Je ne rougis point de vous montrer ma sensibilité : elle ne me déshonore point à vos yeux; vous savez en juger les motifs.

D. SÉBASTIEN.

Digne ami! nos ames s'entendent. Le ciel épuise sur nous la coupe du malheur : il ne nous interdit point les gémissemens; mais nous savons aussi, l'un et l'autre, ce que nous devons à ce monde qui distribue à son gré ce qu'il appelle gloire et réputation. Quand on saura que je vous aimais, ma douleur ne paraîtra pas étrange, parce que je serai condamné à vivre. Et toi, qu'ils font mourir! ils exigeront que tu montres une contenance ferme; leurs regards curieux te poursuivront.

FERNANDO.

Je ne les redoute pas.

D. SÉBASTIEN.

Ils compteraient tes soupirs pour t'accuser de lâcheté.

FERNANDO.

Mes amis, ma femme ne seront point dans la foule, et je me souviendrai de ce que je dois à l'honneur. Depuis vingt-quatre heures *(D. Sébastien frémit.)* que mon arrêt m'a été prononcé, mille pensées ont tour à tour tourmenté mon imagination. Ce n'est point avec vous que je veux feindre; j'ai cédé alternativement à la crainte et au désespoir même : il était aussi des instans où je rêvais que la prison allait s'ouvrir pour moi; que le peuple, révolté, brisait mes chaînes; que je fuyais au bout de l'univers avec ma femme, mon beau-père et mes deux bons amis. Hélas! un retour sur moi-

même détruisait bien vîte ce songe d'un homme éveillé : le silence lugubre, les ténèbres dans lesquelles j'étais enseveli, ramenaient les plus sombres pensées. Enfin, dans ce chaos d'idées contraires, une réflexion sublime est venue calmer ce cœur incertain ; mon ame s'est élevée vers l'être inconnu qui forma l'univers, dont les bienfaits attestent et la bonté et la puissance; et tout le reste a disparu. Je me suis dit : cet être infini ne me donna point une ame si passionnée pour qu'elle s'évanouît avec ma vie : bientôt je serai dans un monde meilleur ; j'y devancerai ceux qui m'aimèrent. Ah ! qu'est - ce le tems de notre fugitive existence ! Un point dans l'espace. Si le ciel eût prolongé mes jours, que de maux pouvaient m'assaillir ! peut-être eussé-je eu à pleurer tout ce qui me fut cher. Un jour nous nous réunirons auprès de celui qui juge tous les hommes ; là, nous ne craindrons plus leurs fureurs et leur injustice.... Oui, D. Sébastien, dès que mon esprit a pu se fixer sur le seul objet digne de l'occuper, je me suis senti armé de ce courage qui brave l'infortune. Votre présence m'a rendu un instant toute ma faiblesse ; mais cet instant de faiblesse est passé, et j'attends, sans frémir, le coup qui va finir mon sort.

(L'horloge frappe deux coups.)

D. SÉBASTIEN.

O mon Dieu ! mon Dieu ! *(Il chancèle et tombe sur un siège.)*

FERNANDO.

Qu'avez-vous, vous pâlissez D. Sébastien ?

D. SÉBASTIEN.

Tout est fini pour moi. *(Il s'évanouit.)*

SCENE V.

D. SÉBASTIEN, FERNANDO, LE CHEF DE LA GARDE ET UN PIQUET DE SOLDATS.

(Le chef de la garde fait signe à Fernando que c'est lui qu'on attend.)

FERNANDO.

O mon respectable ami ! il ne m'entend point ; ses yeux

sont fermés. Ah ! loin de m'en plaindre, rendons grâces au ciel : la nature est venue à son secours pour lui sauver l'horreur d'une séparation éternelle : hâtons-nous de quitter ce séjour. Ah ! il faut une vertu plus qu'humaine pour soutenir ce tableau déchirant ! Adieu, D. Sébastien; adieu, Laure, adieu tout ce qui me fut cher.

SCENE VI.

D. SÉBASTIEN, *revenant à lui lentement.*

Mon fils ! mon fils ! viens encore une fois sur mon cœur ; jète-toi dans mes bras. Cruels ! ne nous enviez point la douceur de ces momens affreux ; c'est un père au désespoir qui tombe à vos genoux... Ciel ! ô mon Dieu ! tu vois ma peine : ce n'est plus pour moi que je t'implore ; c'est pour mon fils : reçois dans ton sein cette ame pure que tu formas toi-même.

SCENE VII.

D. SÉBASTIEN, D. SIMON.

D. SIMON.

D. Sébastien, où est Fernando ? qu'en avez-vous fait ?

D. SÉBASTIEN.

Ah ! par pitié, ne m'interrogez pas.

D. SIMON.

Ma fille n'est point auprès de vous ? Ah ! père infortuné !

D. SÉBASTIEN.

Quel nouveau malheur ?

D. SIMON.

Laure a disparu : un valet vient de me rendre cet écrit, qu'il a trouvé dans son appartement. « Mon père, si Fernando périt, vous n'avez plus de fille. » Mon ami, je la connais ; le désespoir l'aura portée aux extrémités les plus af-

freuses. Ah ! je perds à la fois tout ce qui m'attachait à la vie ! je reste seul sur la terre.

D. SÉBASTIEN.

Notre sort est pareil.

D. SIMON.

C'est un ami que vous perdez.

D. SÉBASTIEN.

Un ami ! Ah ! nous sommes aussi à plaindre l'un que l'autre : puisque Fernando ne peut plus m'entendre, puisque je ne crains plus d'ajouter à sa douleur, la mienne peut maintenant s'exhaler. Oui, D. Simon, cet infortuné que j'aimais, dont je recherchais l'amitié, ce Fernando... il me devait le jour.

D. SIMON.

Eh ! comment avez-vous souffert que l'arrêt fût exécuté ? il fallait différer encore, il fallait instruire le roi.

D. SÉBASTIEN.

J'ai fait pour l'arracher à son sort tout ce qu'il était possible de faire : j'avais écrit au roi; Carlos lui-même était parti pour Saint-Ildephonse. Le malheureux Carlos est sans doute la victime de son zèle, puisqu'il n'a point reparu. Ils se sont défiés de ma faiblesse : un autre a été chargé de faire exécuter cet odieux arrêt. Les barbares ! ils l'ont arraché d'auprès de moi pendant que la douleur m'ôtait l'usage de mes sens ! je n'ai pas entendu son dernier adieu ; je ne l'ai pas baigné de mes dernières larmes !

SCENE VIII.

D. SÉBASTIEN, LE GREFFIER, D. SIMON.

LE GREFFIER.

D. Sébastien, hâtez-vous de quitter ce séjour.

D. SIMON.

Comment !

LE GREFFIER.

Le peuple en tumulte a voulu arracher Fernando à la mort ; il s'est précipité au-devant des gardes qui l'escortaient : mais c'est vainement qu'il a tenté de le sauver. Le peuple est repoussé du lieu du supplice : dans sa fureur, il menace les juges de Fernando ; il vous nomme avec des cris de rage. Ah ! sauvez vos jours ; il en est tems encore : épargnez au peuple abusé le remords d'avoir commis un crime irréparable.

D. SÉBASTIEN.

Ah! qu'ils viennent, qu'ils viennent, hélas! Je n'ai plus qu'à mourir, et la mort est un bienfait pour moi.

LE GREFFIER.

Cette tour est sans défense; déjà les mutins ont brisé la première porte. *(On entend du bruit au-dehors.)* Entendez-vous ces furieux?

D. SÉBASTIEN.

Ah ! je m'avance au-devant de leurs coups.

D. SIMON.

Arrêtez : je défendrai vos jours ; s'ils osaient tenter ce forfait, c'est sur moi que leur furie aura d'abord à s'exercer. Dieux! Carlos, ma fille et Fernando lui-même!

SCENE IX ET DERNIÈRE.

LE GREFFIER, D. SÉBASTIEN, CARLOS, FERNANDO, LAURE, D. SIMON.

D. SÉBASTIEN.

Mon fils m'est-il rendu par un crime?

FERNANDO ET LAURE.

Son fils !

CARLOS.

Non : sa liberté, sa vie sont un bienfait du roi.

D. SÉBASTIEN.

Dieu, Dieu puissant, je te rends grâces !

FERNANDO.

Vous êtes mon père !

D. SÉBASTIEN.

Viens dans mes bras, viens sur mon cœur; je puis t'avouer maintenant.

CARLOS.

Ah, D. Sébastien ! que vous avez dû souffrir d'un retard funeste ! Par tout ce que j'ai ressenti, je juge de ce que vous avez éprouvé vous-même. Le roi était enfermé dans son conseil lorsque je suis arrivé à Saint-Ildephonse : il m'est impossible de vous peindre mes tourmens, mon trouble, mon désespoir : l'œil fixé sur le cadran d'une horloge, je voyais le tems s'écouler; chaque mouvement du balancier était un tourment horrible pour mon impatience. Prières, promesses, fortune, j'ai tout employé pour être introduit : partout on me repoussait avec froideur ou avec brutalité. Enfin, le roi sort du conseil : il était entouré de la famille des Ribéra; je me précipite à ses pieds : à peine ai-je dit un mot, qu'un murmure improbateur couvre ma voix; le roi veut s'éloigner : j'ose le retenir, je redouble d'énergie. Mes discours sont mal ordonnés sans doute; mais l'amitié leur donne une expression dont je ne me croyais pas capable : je raconte tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu; je déclare ce que j'ai voulu tenter, ce que le généreux Sébastien m'a empêché d'entreprendre. Le roi était attendri, mais il ne se rendait point encore. Tout à coup une femme éplorée entre dans l'appartement : son désordre, ses larmes, son éloquent désespoir valent mieux que tout ce que je puis dire : c'est Laure elle-même. Sire, dit-elle, la grâce de mon époux, ou j'expire à vos pieds. Oh ! que la beauté dans la douleur a des charmes puissans ! que ce cri parti de son ame a bien plus d'empire sur les cœurs que l'éloquence de l'amitié ! Ah ! les expressions me manquent pour vous peindre cette scène sublime et déchirante.

LAURE.

Il te trompe, Fernando; il te trompe : ce n'est pas moi;

c'est lui qui t'a sauvé : je n'ai fait qu'achever son ouvrage ; quand je me suis précipitée aux pieds du roi, Carlos avait déjà attendri tous les cœurs : juge de l'effet qu'il avait produit, puisque tous les assistans, et la famille des Ribéra elle-même, embrassaient les genoux de notre souverain ! Partez, partez, a dit le roi ; ne perdez pas des instans précieux : puissiez-vous arriver à tems pour sauver Fernando ! Tout le monde s'empresse à nous prodiguer des secours : une voiture est soudain préparée ; un courrier nous précède ; l'espace qui sépare Saint-Ildephonse de Ségovie est franchi avec rapidité : nos courriers volaient dans la plaine, et nous les accusions de lenteur. O mon souverain ! que de grâces j'ai à te rendre ! sans ta bonté, sans tes soins généreux, ta clémence devenait inutile : oui, une minute, une minute plus tard, et j'arrivais pour voir mon époux expiré !

FERNANDO.

O mes amis ! ô mon père ! ô mon épouse ! mon cœur est si plein, que je ne puis exprimer ce qui se passe en moi : j'ai eu assez de force pour supporter mon infortune, et je crains d'en manquer quand je suis au comble du bonheur !

FIN.

PQ 1981 D8L3

Dumaniant, Antoine Jean
Bourlin
Laure et Fernando

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY